

1900

PR 6 Janvier

Je pense souvent que des écrivains comme les Goncourt ont dû avoir avec leur littérature plus de plaisir que nous n'en avons avec la nôtre.

Descriptions, notations de langage, de costumes, de coutumes, de couleurs. La vie peut-être.

6 Janvier

C'est une impression que j'ai quelquefois que les Goncourt ont dû avoir, à écrire leurs livres, plus de plaisir que nous les nôtres. Ces descriptions de quartiers, d'intérieurs, de costumes, ces notations de couleurs, de langage, d'habitudes, les types particuliers d'hommes et de femmes qu'ils ont peints, leur sens extrême de tout ce qui compose la beauté, le charme, l'attrait d'une femme dans les plus menus détails physiques, toute la fantaisie et la curiosité de l'un et tout le savoir de l'autre. Les livres d'aujourd'hui, à côté des leurs, ont un air de besognes de bureau.

À Paul Valéry

Paris le 12 janvier 1900

Mon cher Valéry,

J'ai bien besoin d'avoir des renseignements exacts sur les droits de Deman¹⁹⁵ comme éditeur de Mallarmé. Me serait-il possible d'avoir une audience de Mademoiselle Mallarmé¹⁹⁶, et vous-même, voudriez-vous m'y présenter. Un mot, je vous prie. Tout cela est un peu urgent.

Cordialement à vous¹⁹⁷.

Paul Léautaud
9, rue Bonaparte¹⁹⁸

Mardi 16 Janvier

Été aujourd'hui chez Mesdames Mallarmé, au sujet des *Morceaux choisis* pour le Mercure. Valéry, par lettre, leur avait demandé une audience pour moi puis m'avait avisé qu'elles m'attendaient, ou plutôt que M^{lle} Geneviève Mallarmé m'attendait aujourd'hui ou demain vers cinq heures. J'ai donc pénétré dans l'exquis petit appartement où vécut

¹⁹⁵ Edmond Deman (1857-1918), éditeur bruxellois de Verhaeren, de Maeterlinck, de Crommelynck, de Spilliaert, de James Ensor... Mallarmé a publié chez Deman sa traduction des poèmes d'Edgar Poe.

¹⁹⁶ Geneviève Mallarmé (1864-1919) épousera Edmond Bonniot (1869-1930), médecin, le 19 juin 1901.

¹⁹⁷ Valéry figurera bien entendu dans les *Poètes d'aujourd'hui*. Comme les autres poètes dont Léautaud a rédigé la notice, nous pourrons la lire en annexe en fin de volume, page 837.

¹⁹⁸ Note CG : « Séparé de Blanche pour quelques mois, Léautaud avait loué une mansarde au 9 de la rue Bonaparte. » Voir note de PL 202, page 103. D'après Marie Dormoy, de décembre 1900 à juillet 1901.

Mallarmé¹⁹⁹ et dans lequel je devais aller lui rendre visite, conduit par Valéry, si sa mort soudaine n'était survenue. J'ai vu la petite salle à manger avec son poêle de faïence blanche que je connaissais déjà par la photographie de *Nos contemporains chez eux*. J'ai vu la chaise Louis XV, sur laquelle, sur une autre photographie, Mallarmé est représenté assis. J'ai vu presque tout entier le cadre dans lequel il vécut longtemps et j'ai connu une part de l'impression que j'aurais ressentie, si j'y étais venu de son vivant avec Valéry. Cette petite salle à manger, cet étroit et lumineux salon où j'ai causé ce soir, tout ce charmant et coquet appartement, j'ai eu là une image parfaite de l'élégance vraie et simple dans la pauvreté ou presque.

Quant aux femmes qui, dans ce cadre, entretiennent le souvenir d'un époux et d'un père, quant à M^{lle} Mallarmé surtout, les mots élégance et grâce naturelle les peignent fidèlement. Aucune fausse tristesse, aucune parade mortuaire. Rien qu'un accueil aimable et mélancolique à moi qui venais les entretenir du poète et d'un travail à servir sa mémoire.

Entre autres paroles, je noterai les suivantes de M^{lle} Mallarmé, en réponse à ma demande de renseignements pour une nomenclature de tous les articles parus sur son père : « Nous avons gardé longtemps tous les *Argus*²⁰⁰. Nous les gardions dans notre maison de Valvins. Je m'étais procuré, pour les y mettre, un grand sac de grosse toile, un sac à pommes de terre. J'appelais même ce sac le « sac à gloire ». Nous y enfournions au fur et à mesure des coupures de journaux... Et un beau jour, tout cela était si sale, si encombrant, si pauvre, que nous avons tout jeté. »

Cette photographie d'un tableau de Manet (femme sur un divan) que je viens d'acheter ce soir, chez un marchand de tableaux de la rue Le Peletier, en revenant de chez les dames Mallarmé, j'ai à la regarder un plaisir tout à fait particulier.

À Pierre Louÿs

Paris le 18 janvier 1900

Monsieur,

Le *Mercur* de France publiera en mars prochain un *Morceaux choisis* de poètes auquel je donne mes soins, avec la collaboration de M. A. van Bever.

Nous sommes extrêmement désireux d'y faire figurer quelques pièces extraites de votre œuvre poétique, mais votre volume *Astarté* est introuvable et nous ne savons comment faire notre choix.

D'autre part, dans notre ouvrage, chaque série de poèmes doit être précédée d'une notice biographique²⁰¹ et bibliographique sur leur auteur. Autant pour nous mettre à même de nous procurer le texte de quelques poèmes que pour nous donner les renseignements qui nous sont indispensables, voulez-vous m'accorder — le soir de préférence, car je ne

¹⁹⁹ 89, rue de Rome.

²⁰⁰ Peut-être *L'Argus de la presse*, créé en 1879 et existant toujours en 2017.

²⁰¹ On pourra lire cette notice en annexe page 818.

suis guère libre dans la journée — un rendez-vous. Je vous en serai obligé infiniment.

Je vous prie Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Paul Léautaud
9, rue Bonaparte

18 Janvier

4 heures 20. Trouvé dans ma cour²⁰², en rentrant, France²⁰³ qui cherchait la concierge pour lui demander si un docteur Brissot²⁰⁴, il me semble, demeurait dans la maison. Cherché la concierge, que France n'arrivait pas à découvrir. Remerciements de sa part, politesse exquise et simple. Moi : C'est avec plaisir que je vous renseigne, Monsieur. À l'égard de la concierge la même politesse parfaite, lui parlant son chapeau à la main, s'inclinant à son départ !

À Pierre Louÿs

Paris le 22 janvier 1900

Monsieur,

Le jeudi ne peut pas aller, van Bever ayant ce jour-là je ne sais quelles réceptions. Voulez-vous prendre la peine de nous fixer un nouveau rendez-vous ? Le jour que vous choisirez est dès maintenant accepté.

Avec mes excuses, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

À Pierre Louÿs

Paris le 27 janvier 1900

Cher Monsieur,

C'est entendu : lundi soir, à 9 heures.

Et avec nos excuses et nos remerciements, nos sentiments les meilleurs.

Paul Léautaud

²⁰² Note ultérieure de PL : « 9, rue Bonaparte, où j'étais venu habiter après la rue des Feuillantines. Une chambre comme un couloir, toute petite fenêtre sur la gouttière, mais la vue d'un jardin. Pierre Louÿs venu un soir pour me voir, à ma rentrée de l'étude, au sujet des *Poètes d'aujourd'hui* et de Valéry, je ne sais plus ce que j'inventai pour l'empêcher de monter et pour rester à parler dans la rue. Il me serait parfaitement indifférent d'être logé de même aujourd'hui. Ces choses ne comptent pas pour moi, si j'ai du silence. »

²⁰³ Anatole France.

²⁰⁴ Note ultérieure de PL : « Exactement : Brissaud. Il demeurait au numéro 5. Je l'ai croisé souvent, corpulent, trapu, le visage coloré, moustache en brosse, haute-forme à bord plat, porté en arrière. Grand ami de France. » Il s'agit donc d'Édouard Brissaud (1852-1909), neurologue, chef de service à l'Hôpital Saint-Antoine en 1889 puis à l'Hôtel-Dieu en 1900, professeur d'histoire de la médecine.

De Henri de Régnier à PL²⁰⁵

29 janvier 1900

Vos *Poètes d'aujourd'hui* sont un livre excellent et utile. Permettez-moi de vous féliciter du soin parfait avec lequel vous avez accompli ce difficile travail. J'ai aussi à vous remercier de la notice tout particulièrement sympathique dont vous avez fait précéder le choix de mes poèmes.

De Geneviève Mallarmé à Paul Léautaud²⁰⁶

SD Janvier 1900

Paris, 89, rue de Rome

Cher Monsieur

Voici les documents que nous avons pu nous procurer pour vous. Peut-être quelques-uns nous échappent-ils mais ceux-ci sont les plus importants.

Ma mère et moi nous vous envoyons nos souvenirs de sympathie, cher Monsieur

Geneviève Mallarmé

À Geneviève MallarméParis le 1^{er} février 1900

Mademoiselle,

Je vous prie de trouver ici mes remerciements pour les notes que vous avez bien voulu rédiger au sujet de l'iconographie de M. Stéphane Mallarmé et de sa collaboration à des revues et journaux²⁰⁷. Je ne puis encore vous dire si me satisfera l'ensemble des renseignements que j'ai réunis sur le Maître et son œuvre. Il me faut pour cela attendre le moment où je toucherai à l'achèvement de mon travail²⁰⁸. Peut-être me faudra-t-il alors vous importuner de nouveau pour des renseignements complémentaires ou manquants, comme par exemple les dates auxquelles furent faits le portrait par Renoir²⁰⁹ et celui par Whistler²¹⁰, dates que je ne lis point dans votre note. J'ose vous prier de m'en excuser à l'avance et de m'accorder alors l'accueil bienveillant que je vous dois déjà et dont je vous reste reconnaissant.

²⁰⁵ Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance générale* mais a été exposée à la bibliothèque de l'Arsenal en 1972. Le texte en est extrait du catalogue. La date est portée à la main par PL sur l'enveloppe et il est vraisemblable que cette lettre porte un appel et une formule de politesse.

²⁰⁶ Les lettres de Geneviève Mallarmé reproduites ici sont absentes de la *Correspondance générale* mais une reproduction des originaux est consultable sur le site <http://bljd.sorbonne.fr>

²⁰⁷ Ce document est consultable sur le site <http://bljd.sorbonne.fr>

²⁰⁸ Il s'agit de la notice.

²⁰⁹ Note de MD : « Geneviève Mallarmé ignorait la date du portrait de son père par Renoir. Nous avons pu savoir, grâce à Jean Renoir, que ce portrait date de 1892, qu'à la mort du poète il est devenu la propriété du docteur Bonniot [futur époux de Geneviève Mallarmé le 19 juin 1901], et que sa veuve l'a vendu au Musée de Versailles. » Geneviève Mallarmé étant morte onze ans avant son mari on peut imaginer que la veuve en question est une seconde épouse.

²¹⁰ Note de MD : « Litho publiée dans *Vers et Proses* en 1893. »

Veillez accepter, pour Madame votre mère²¹¹ et pour vous, Mademoiselle, l'hommage de mon respect.

Paul Léautaud
9, rue Bonaparte

De Geneviève Mallarmé à Paul Léautaud

SD Début février 1900
Paris, 89, rue de Rome

Cher monsieur

J'avais omis, et vite je viens vous les dire, de signaler pour la bibliographie « l'Avant-dire » et « Raisins bleus et gris » par Léopold Dauphin chez Vannier 1897.

Ceci n'ayant été joint nulle part à un volume, il serait bon, je crois, de l'indiquer.

Ma mère et moi nous vous envoyons notre amical souvenir

Geneviève Mallarmé

À Pierre Louÿs

Paris le 8 février 1900

Cher Monsieur,

Vraiment oui, j'aime mieux ailleurs que chez moi, à cause de la trop grande simplicité du lieu que j'habite et qui me gênerait... Voulez-vous au Mercure, ou chez vous, pour ne point vous déranger ?

Si je ne reçois de vous aucune autre indication, c'est que ce sera au Mercure, à 4 heures, et j'y serai.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Paul Léautaud

PR 26 Février

Écrire LE CLOWN.

Sa continuelle ironie

Son constant sang-froid, sa conscience, sous les fards et les pitreries.

Ses paroles sur Mounet-Sully²¹² : Il faut le voir, dans la coulisse, au sortir d'*Œdipe*. C'est qu'il croit à tout ce qu'il dit et sanglote, et on l'en voit tout pénétré encore.

Et Coquelin cadet, si grotesque pourtant, comme il y croit aussi, lui.

Ses paroles sur les littérateurs :

Même ceux qui font de l'ironie, qu'ils sont dogmatiques.

Et combien peu savent sourire derrière leur papier.

Ses paroles chez lui, à cause des portraits d'actrices sur sa cheminée.

Elles aussi n'ont pas su me deviner. Elles voulaient pourtant savoir ce qu'il y a sous mes grimaces ! Et elles n'ont rien senti de mon cynisme

²¹¹ Marie Christine Gerhard (1835-1910) a épousé Stéphane Mallarmé en 1863.

²¹² Jean-Sully Mounet, dit Mounet-Sully (1841-1916) débute à l'Odéon en 1868 et à la Comédie Française en 1872 pour être sociétaire en 1874 puis doyen en 1894. On le verra pour la dernière fois en 1915. Son frère cadet, Paul Mounet, fera l'objet de la note 892, page 443. « Mounet » sans prénom sera ici Mounet-Sully.

entre leurs bras, rien vu de mon dégoût, rien vu de mon impuissance en dépit de mes gestes.

Et l'autre jour, tenez, au cirque, on jouait une sorte de pièce militaire. Après divers jeux, salut de moi à une « trogne à épée ».

Eh ! bien, combien parmi les spectateurs ont compris mon salut. Combien en ont perçu l'ironie, le mépris même...

Toute l'ironie de tout son jeu de clown.

La comparaison avec la danseuse sur la corde raide : elle n'a pas d'idées et c'est là sa faiblesse. Moi, c'est mentalement que je danse sur la corde raide.

27 Février

La seule foi qui me reste, et encore ! c'est la foi dans les Dictionnaires.

***De Geneviève Mallarmé à Paul Léautaud*²¹³**

SD février 1900

Paris, 89, rue de Rome

Cher monsieur

Je n'ai retrouvé que ceci à joindre à la bibliographie *l'Après-Midi d'un Faune*, édition de la revue indépendante (1887)²¹⁴, puis les réimpressions de *Vathek*²¹⁵, chez Perrin en un volume courant (1893).

D'autres amis que ceux que vous indiquez : Stuart Merrill²¹⁶, Victorio Sica, traduisent des œuvres de père, mais le détail me manque absolument quant au choix ; c'est un souvenir qui se représente, sans point précis, à ma mémoire.

Voulez-vous accepter, cher Monsieur, notre compliment affectueux à ma mère et à moi.

Geneviève Mallarmé.

Jeudi 8 Mars

Midi, en allant pour une affaire de l'étude à la justice de paix de la rue d'Anjou, contemplé la Comédie qui flambait. Je n'ai pu m'empêcher de dire (pour moi) : Ces sociétaires, toujours de beaux *feux* !

Que de souvenirs de ma petite enfance : Victor Hugo, l'épée d'Hernani, les cadeaux de M^{lle} Bartet²¹⁷ au jour de l'an, — et de mon adolescence... demeuraient pour moi dans tous ces couloirs, foyers, bureaux garnis de tableaux.

²¹³ Lettre absente de la CG mais consultable sur le site <http://bljd.sorbonne.fr>

²¹⁴ L'édition originale de ce poème est de 1876 chez Alphonse Derenne, avec des bois d'Édouard Manet, consultable chez Gallica.

²¹⁵ Nous comprendrons pourquoi dans les premières lignes de la notice de Mallarmé par Léautaud dans les *Poètes d'aujourd'hui* (annexe ci-dessous page 823). William Thomas Beckford (1760-1844), critique d'art, homme politique et écrivain anglais. *Vathek*, roman gothique orientaliste, a été publié en français en 1782. Selon les sources l'auteur pourrait être Louis-Sébastien Mercier.

²¹⁶ Stuart Merrill (1863-1915), poète symboliste américain d'expression française a été co-directeur littéraire de *L'Ermitage* à partir de 1892. PL écrira à sa veuve le 15 décembre 1915.

²¹⁷ Julia Bartet (Jeanne Regnault, 1854-1941), après une carrière au Vaudeville est entrée à la Comédie-Française en 1879 pour en devenir sociétaire l'année suivante.

PR 11 Mars

Pour : LA COURONNE.

La phrase du commencement, déjà notée au premier brouillon. une légère description de la couronne.

des mots sur son premier possesseur

- - - sur celui qui la confectionna

et surtout des mots sur ceci : être le héros de soi-même.

...seul, je me connais, sais mon cerveau, mes moyens, et, faisant ceci, que j'aurais pu faire cela.

Mais la vanité et les insultes qui nous heurtent sitôt la porte ouverte et que dehors nous nous hasardons.

Alors ; quoi, mieux vaut ici, chez moi, dans le silence, parmi mon orgueil et la pureté blanche et profonde et glacée du miroir.

15 Avril

Ce soir, en écoutant Moréno²¹⁸ dans *Aricie*, je pleurais tout bas.

Avril

Sous ce titre : *Ratures*.

Méfiance des écrivains qui écrivent trop bien.

Toutes les phrases qui m'ont plu.

Ah ! comme je travaillerais bien, ces soirs que je suis si loin de mes papiers.

et²¹⁹ cette contemplation mentale de tel ou tel autrui, à chaque geste, à chaque pensée... et ce plaisir ou cette consolation selon que geste ou pensée sont bons ou mauvais.

la peur constamment de cette fièvre qui me prend et me tient pendant que j'écris.

N'ai-je pas trop sacrifié au goût des phrases, au goût de l'harmonie ?

L'insipide Flaubert²²⁰, et l'ennui que dégage la perfection, la perfection de la forme.

qu'il ne faut pas avoir peur de ses propres idées, ni peur de les exprimer, quand même elles vont à l'encontre des idées admises, surtout si elles vont à l'encontre des idées admises.

Il semble bien que nous sommes tous possédés exagérément de la manie niaise d'écrire, ou mieux, de surtout bien écrire.

²¹⁸ Marguerite Moreno (Marguerite Monceau 1871-1948), a pris le nom de jeune fille de sa mère. Elle intègre la Comédie-Française en 1890. Après avoir été la maîtresse de Catulle Mendès, elle épouse Marcel Schwob (en 1900). Malade, celui-ci meurt en 1905 à l'âge de 37 ans. En 1903, Marguerite Moreno rejoint le Théâtre de Sarah Bernhardt, puis plus tard le Théâtre Antoine. Pendant sept ans, elle dirige à Buenos Aires la section française du Conservatoire. PL écrira constamment « Moréno » pour Moreno, sauf dans la correspondance, qui a peut-être été corrigée. Nous laissons. Ce 15 avril est dimanche de Pâques.

²¹⁹ Plusieurs phrases (tronquées ?), à cette date, commencent par des bas de casse.

²²⁰ Gustave Flaubert (1821-1880), fils et frère de médecin, fonde avec un ami une revue (manuscrite) à l'âge de treize ans. À 23 ans, il abandonne ses études de droit pour se consacrer à la littérature. À 25 ans il hérite de la confortable fortune de son père et peut ainsi se consacrer à l'écriture sans inquiétude de l'avenir. *Madame Bovary* demandera quatre années et demie de travail et lui vaudra un procès pour atteinte aux bonnes mœurs.

S'il me fallait dire les livres que j'aime, pourrais-je même dire : des livres ... plutôt des pages... quelquefois même pas des pages... des phrases seulement.

Ah ! la fortune qui permettrait de s'abandonner à ce culte des hôtels dont parlait Stendhal.

Et signer : Un Essayiste.

Et donner cela à la *Revue blanche*.

... il résolut de rompre avec le passé. Et pour commencer, son père étant venu à mourir, il s'abstint d'aller à l'enterrement.

10 Mai

Épigraphes pour les *Poètes d'aujourd'hui* :

Ce sont des enfants qui se sucent le pouce.

RENAN

L'alexandrin est un cache-sottise.

STENDHAL

De Geneviève Mallarmé à Paul Léautaud

19 juillet 1900

Valvins par Avon,
(Seine & Marne)

Cher monsieur

J'ai voulu lire puis relire, la belle notice que vous fîtes sur père dans « les Poètes d'aujourd'hui » avant de vous dire combien ma mère et moi nous avons été touchées de votre piété, que nous sentons grande, et du soin très particulier mis par vous dans la rédaction de ces pages.

Le choix des vers nous a semblé parfait.

Voulez-vous trouver ici, cher monsieur, l'expression de notre gratitude émue et la partager avec votre collaborateur, puis croire à nos sentiments les meilleurs.

Geneviève Mallarmé

19 juillet 1900

À Henri de Régnier²²¹

Paris le 31 juillet 1900

Monsieur,

Je me suis procuré, pour le relire, l'article que dans *le Gaulois* vous avez écrit sur le bouquin que vous savez²²². Je ne me permettrai pas de vous faire des compliments, après nous avoir fourni les plus belles pages de notre ouvrage, vous avez encore tenu à collaborer à sa divulgation.

²²¹ Henri de Régnier (1864-1936) épousa en 1895 Marie, la deuxième des trois filles de J.-M. de Heredia, elle-même poète sous le nom de Gérard d'Houville. À partir de 1897, Marie fut la maîtresse en titre de Pierre Louÿs (note 151 page 83), ami de Régnier. De cette liaison naquit Pierre, qui prit le nom de Régnier et eut Pierre Louÿs comme parrain. Henri de Régnier fut élu à l'Académie française en 1911.

²²² Les *Poètes d'aujourd'hui*. On pourra lire la notice que PL a rédigée sur Henri de Régnier en annexe page 832.

Cela surtout me touche, et je voudrais vous savoir assuré de tous les remerciements que je vous dois et qu'ici je vous fais.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Paul Léautaud

11 Août

Van Bever m'avait toujours dit jusqu'ici bien du mal de Guédy²²³, allant même jusqu'à prononcer le mot : mépris. Et il me disait hier que s'il rencontrait Guédy, il lui parlerait volontiers. Cela ne montre-t-il pas un individu qui, venant d'avoir son nom un peu répandu, souhaite de rencontrer quelqu'un perdu de vue depuis longtemps pour avoir le plaisir de s'offrir à sa vue et de se sentir peut-être envié ?

13 Août

Quel ennui me donne une salle de spectacle ! J'y vois tout de suite un grand jeu de massacre. J'aurais plaisir à choisir dans les spectateurs les plus grotesques pour les abattre avec une balle de crin. Mais surtout m'ennuie le bruit que les acteurs font en parlant.

14 Août

On donnerait quelquefois beaucoup pour avoir écrit quelques pages vraiment belles.

15 Août

Je viens de découvrir aujourd'hui seulement, dans un livre que je relisais pour la vingtième fois au moins, deux fautes de français que je n'avais pas vues jusqu'ici. (*le Jardin de Bérénice*²²⁴). Mais le charme en est-il rompu ? Une jolie femme est quelquefois plus jolie avec un léger défaut.

Je n'ai guère eu jusqu'ici l'esprit d'un jeune homme.

Septembre

Il me semble qu'il faut lire avec un peu de défiance les éloges qu'on écrit de certains écrivains, de leur vivant, et dans lesquels il est dit qu'ils furent peu désireux d'être connus, qu'ils chérissent leur art avant tout, qu'ils gardèrent constamment le souci de leur dignité, etc., etc. Tout cela est d'une vérité bien incertaine. Le seul fait de parvenir à la notoriété fait

²²³ Pierre Guédy (1872-1903), a été, en 1893, collaborateur de la revue de van Bever et Léautaud *L'Indépendance littéraire*, puis directeur, en 1896, de la publication du mensuel parisien *L'Aube* qui dura moins d'une année. Il fut l'un des premiers, avec entre autres Gyp, Jean Lorrain et Victor Margueritte, à participer aux débuts du « photoroman littéraire français », à caractère quelque peu érotique et visant principalement une clientèle de jeunes femmes célibataires. On peut consulter chez Gallica *La bague brisée*.

²²⁴ Troisième roman du *Culte du moi* de Maurice Barrès. Perrin 1891. Les parenthèses et les italiques sont dans l'édition papier. Lire le premier *Essai de sentimentalisme* (*Mercur* de juin 1896 mais rédigé en février) : « Pourtant, de ces livres, il en est un où, comme un signet, j'ai mis ma préférence. Le jour que je l'acquis [...] je me souviens que je m'attardai sans en tourner les feuillets et à m'attendrir sur la mélancolie que je leur devinais. / Et ce soir-là, de ce livre je ne lus rien que le titre qui fleurissait, déjà froissé, le nom délicieux d'une reine de Palestine. »

supposer de leur part plus ou moins de petites choses basses, sans doute peu importantes, mais réelles tout de même. Ils ne gagnèrent cette notoriété que par la réclame que leur firent des écrivains de journaux, et ces derniers ne la leur firent que parce qu'ils avaient été gagnés à la leur faire par des complaisances, par des services, ou simplement par des marques de sympathie ou d'estime hypocrites.

Et d'autre part, ce compliment qu'on adresse quelquefois à certains écrivains ignorés ou presque, d'avoir toujours eu une belle tenue littéraire, n'est le plus souvent qu'une charité pour les consoler de leur obscurité.

Les livres sont rares que j'ai pu achever de lire.

Pour *Ratures*

Une constante illusion nous soutient, et je veux dire que nous n'agissons jamais que sous l'influence de cette illusion.

Épigraphe : *Les jets d'eau que je regarde retombent toujours.*

R. DE GOURMONT.

Novembre

Les goûts de l'esprit ne dépendent en rien du tempérament qu'on a. J'en trouve une preuve dans mon indifférence actuelle pour tout ce qu'écrit maintenant Barrès²²⁵. Et pourtant, combien j'ai aimé ses livres : *Sous l'œil des Barbares*, *Un Homme libre*, *le Jardin de Bérénice*²²⁶, et combien je demeure aimer ce dernier ! Mais l'attitude, les idées, toute la conduite de Barrès dans l'affaire Dreyfus m'ont tout à fait détourné de lui. J'aurais cru pourtant que mon goût pour ses écrits influencerait ma pensée et déciderait de mon attitude dans toute cette affaire et me ferait aller où lui-même il irait. Et voici qu'il n'en est rien. J'ai lu sans beaucoup de plaisir *Les Déracinés*, j'ai acheté *L'Appel au soldat* que j'ai revendu après en avoir lu trois pages, et je sens bien que je n'achèterai plus les livres de Barrès...

Le Jardin de Bérénice garde tout mon amour, alors que son auteur, par ses idées présentes, m'est devenu un étranger.

À Xavier Pelletier

Rédacteur au journal *La Presse*

5 décembre 1900

Je ne sais comment vous remercier, monsieur, pour les excellentes lignes que vous avez bien voulu accorder à mon dernier *Essai*²²⁷, paru dans le *Mercure* de novembre. S'il faut vous le dire, je n'ai laissé publier ces pages, déjà un peu anciennes, qu'après y avoir pratiqué de nombreuses et larges coupures, tant elles m'apparaissaient déplorables et d'une lecture pénible. Et voilà que des amis veulent bien m'en dire deux ou trois mots, et que vous-même, dont je n'ai pas l'honneur d'être

²²⁵ Après son *Culte du Moi* (note 171, page 93), Barrès a commencé une autre trilogie sous le titre général de *Roman de l'énergie nationale*, composé des *Déracinés* (1897), de *L'Appel du soldat* (1900) et de *Leurs figures*, qui paraîtra en 1902.

²²⁶ Les trois parties du *Culte du moi*, cité *supra* et parus il y a maintenant une dizaine d'années.

²²⁷ *Essai de sentimentalisme.*

connu, en écrivez, dans un journal, très aimablement. C'est vraiment une surprise... heureuse. Je vous en dois des remerciements plus vifs, et je vous prie, Monsieur, d'en trouver ici l'expression, avec l'assurance de mes sentiments distingués.

P. Léautaud

À Paul Valéry

Paris le 8 décembre 1900

Voulez-vous, mon cher ami, prier Madame Valéry²²⁸ de m'excuser si je ne suis pas encore venu lui présenter mes hommages, après le charmant accueil qu'elle m'a fait. Mais j'ai repris mes besognes, et l'heure à laquelle chaque jour je les quitte me ferait arriver bien tard avenue Victor-Hugo, ce qui me donnerait encore davantage l'aspect d'un importun.

Présentez aussi mes respects à Madame votre mère²²⁹ et saluez de ma part Mademoiselle Gobillard²³⁰, et croyez bien, je vous prie, à mes sentiments affectueux.

Paul Léautaud)

À Rachilde

Paris le 20 décembre 1900

Ma chère Madame,

Mon éminent collaborateur²³¹ m'a remis l'exemplaire des *Contes et nouvelles*²³² que vous avez bien voulu me réserver. Je crois bien que c'est la première fois que je vous écris au sujet d'un livre que vous m'envoyez. C'est que jusqu'ici il m'avait paru infiniment difficile de vous parler en quelques lignes de vos ouvrages, et que le courage me manquait tout ensemble pour vous écrire une longue lettre et pour vous en infliger la lecture. Je suis plus à l'aise avec ce volume qui me vient aujourd'hui. Je n'ai pas lu tous vos livres et je connais surtout ceux que vous avez publiés au *Mercur*. Mais celui-ci, qui contient, je crois, tout *le Démon de l'Absurde*, me semble le plus représentatif de l'écrivain que vous êtes et celui peut-être qu'il importerait le plus d'étudier si l'on écrivait une étude sur vous. Pour moi, j'y ai retrouvé des pages que j'aime depuis longtemps, des pages que j'aimais avant de vous connaître, comme par exemple *l'Araignée de Cristal* qui me reporte aux Soirées des Bouffes du Nord et qui n'a perdu pour moi rien de sa beauté et de sa puissance toutes cérébrales... Je n'alignerai pas ici tous les titres qu'on voit dans *Contes et nouvelles* : cela donnerait à ma lettre un aspect de compliment obligé qu'elle n'a point. Ce n'est pas uniquement parce que ce livre

²²⁸ Née Jeannie Gobillard (1877-1970), épousée le 31 mai, qui donnera trois enfants à son mari.

²²⁹ Née Alexandrine Grassi (1831-1927), fille de Giulio Grassi, consul d'Italie à Sète. Elle épousera en 1861 Barthélémy Valéry (1825-1887), contrôleur général des douanes à Sète.

²³⁰ Paule Gobillard (1867-1946), sœur aînée (de 10 ans) de Jeannie, peintre, nièce de Berthe Morisot dont elle sera un des modèles. Elle loge chez les Valéry.

²³¹ Ici Adolphe van Bever.

²³² *Mercur* 1900.

renferme des morceaux qui me plaisent particulièrement que je vous écris ; c'est aussi pour vous dire doucement que malgré la timidité et ma difficulté à vous parler de vos livres je ne suis point insensible aux beautés très particulières qu'ils contiennent, ni ignorant du vrai talent qu'ils prouvent.

Agréez, je vous prie, ma chère Madame, l'hommage de mes sentiments respectueusement cordiaux.

Paul Léautaud